

Hubert de Voutenay

Touche Psy-Psy

Touche Psy-Psy

<i>Nom de code :</i>	<i>Zéphyrine</i>
<i>Age :</i>	<i>Quatorze ans</i>
<i>Sexe :</i>	<i>Féminin</i>
<i>Visage :</i>	<i>Mince</i>
<i>Yeux :</i>	<i>Bruns, très grands</i>
<i>Cheveux :</i>	<i>Foncés, longs</i>
<i>Signe particulier :</i>	<i>Peut agir à distance sur les objets et sur les gens.</i>

- 1 -

GAETANE

« *Mademoiselle,*

« *Nous avons le plaisir de vous informer que nous avons retenu votre candidature au poste de déléguée de nos établissements auprès de... »*

Gaétane repassait dans sa tête les termes de la lettre qu'elle avait reçue la veille. On l'avait sélectionnée parmi plus de deux cents candidats. Les entretiens qu'elle avait eus avec les cadres de l'entreprise s'étaient bien déroulés mais, jusqu'à hier...

Elle se savait compétente et elle se savait jolie. Mieux que jolie, attirante ! Laquelle de ces qualités lui avaient valu le poste ? Elle aimait mieux ne pas trop y penser. Plus d'une fois, c'était son charme qui l'avait tirée de situations... délicates.

L'adresse à laquelle elle devait se rendre était proche des Champs-Élysées. Elle devait changer à Châtelet...

Sur le quai du métro, autour d'elle, de nombreux touristes en bermuda. Des jeunes et des moins jeunes, garçons et filles, mais tous aussi débraillés... Ah non, pourtant... un homme avec une cravate ! Assez jeune. Le type d'homme qu'on imagine dans une multinationale.

En attendant l'arrivée de la rame, Gaétane sortit son poudrier pour vérifier une fois encore son maquillage. Elle l'avait étudié, ce maquillage. Assez adroit pour mettre en valeur l'harmonie de son visage, assez discret pour qu'on ne le remarque pas. Du grand art !

Dans la voiture, le jeune homme à cravate se tenait derrière elle. Elle sentait sa présence et même – une illusion sans doute – son souffle sur son cou. Sans plus y prêter attention, elle se replongea dans ses réflexions. Une chance, cette situation. Bien mieux que ce qu'elle avait osé espérer... Tout au plus...

Le cours de ses pensées fut brutalement interrompu. On lui palpait le derrière. Une caresse enveloppante qui faisait le tour de ses fesses, à droite, et puis à gauche. Elle décida d'ignorer la provocation. Ce n'était pas la première fois qu'on lui... « manquait de respect » de la sorte. Dans une foule, il y a toujours un petit malin pour profiter d'une occasion. Mais jamais on n'y avait mis autant d'insistance. A la longue, son admirateur allait-il se lasser ? Elle n'aurait pas cru cela de l'homme à la cravate. Il semblait trop bien élevé. Mais, allez donc savoir !

Et puis, d'un coup, la caresse, jusque-là assez discrète, se fit plus précise. Gaétane n'avait rien d'une oie blanche. En d'autres circonstances et surtout en d'autres lieux, elle eût même peut-être apprécié. Mais là, c'était trop ! Il y a des limites à ce qu'une jeune fille jolie et intelligente et, de surcroît, titulaire d'un emploi, pouvait accepter.

Elle sentit son visage s'empourprer tandis qu'une bouffée de colère l'envahissait. Elle se retourna brusquement. L'homme à la

cravate la regardait, son visage à trente centimètres d'elle. La gifle partit d'un coup, par pur réflexe. Sous le choc, le jeune homme fit un écart. C'est alors qu'elle prit conscience de son erreur : sa malheureuse victime avait les deux mains occupées, l'une cramponnée à la barre centrale, l'autre portant une lourde serviette de cuir fauve. Comment aurait-il pu lui faire... ce qu'elle avait senti ? Personne d'autre, d'ailleurs. Tous ses voisins étaient amalgamés en groupes compacts et ne lui prêtaient aucune attention.

D'autres voyageurs, trop éloignés pour avoir pu jouer un rôle quelconque dans son aventure, regardaient avec un étonnement amusé cette jolie fille furibarde et ce jeune homme dont la joue s'ornait maintenant d'une marque rouge en forme d'étoile de mer et qui protestait avec véhémence. Quelques ricanements se firent entendre. Gaétane était morte de honte.

Près de la portière, une très jeune fille aux longs cheveux bruns et aux immenses yeux sombres pouffait de rire derrière sa main.

- 2 -

CAROLINE

Caroline attendait le métro sur le quai de la station Etienne-Marcel. Son humeur était maussade. Pendant deux heures, elle avait arpenté les galeries grouillantes de monde du « Forum des Halles » à la recherche de l'objet insolite qu'elle pourrait offrir à Jean-Lou. En vain ! C'est qu'elle ne pouvait se permettre aucune banalité. Jean-Lou avait vingt-huit ans. Il était beau, le visage un

peu lourd peut-être, mais des muscles ronds roulaient sous sa peau hâlée et, au lit, il ne ménageait pas ses efforts.

Elle-même, à la cinquantaine, se sentait des appétits qu'elle n'aurait pas imaginés – et même qu'elle aurait sévèrement condamnés – vingt ans plus tôt. Depuis six mois qu'il était son amant, elle se sentait vivre. Reniant un mode de vie conforme à son éducation bourgeoise, elle avait adopté la ligne « in » de la femme libérée, troquant Chanel contre Kenzo, le bénévolat de classe contre les soirées chez Castel et son personnage de femme-divorcée-à-son-profit contre celui de Femme – Maîtresse, dans tous les sens du terme.

Jean-Lou était l'amant idéal. Suffisamment vénal pour se plier à tous ses caprices, suffisamment viril pour répondre à toutes ses pulsions.

Seulement, comme pour une voiture de compétition, l'entretien de Jean-Lou était non seulement coûteux mais nécessitait un soin de tous les instants. Aussi Caroline se souciait-elle fort de ce qu'elle pourrait lui offrir pour sa fête. Cartier ou Armani n'étaient que routine...

Lorsque la rame entra en gare dans un grondement de métal malmené, Caroline se sentit presque portée par une foule vociférante et malodorante de touristes en maillots échantés et sacs à dos qui se bousculaient. Dans l'espace confiné du wagon, le remugle de tous ces corps, pressés les uns contre les autres, assaillit ses narines. Elle plissa la bouche de dégoût, s'efforçant de ne respirer que le strict minimum nécessaire à sa survie. Assise, jambes croisées, une gamine d'une quinzaine d'années, en short, la regardait de ses grands yeux sombres, sans ciller.

Repoussant sans ménagement les omoplates luisantes et les sacs bosselés d'ustensiles, elle gagna la banquette où une place venait de se libérer et s'assit, face à la jeune fille. Dans son mouvement, sa courte jupe de cuir remonta le long de ses cuisses. Autrefois, elle s'en fût émue et eût tiré sur la fautive pour tenter de limiter son

exhibition. Mais son état d'esprit actuel la poussait à la provocation. Grâce au ciel, elle avait des jambes parfaites et ce qu'elle montrait ne pouvait que susciter l'envie.

Qu'avait-elle, cette gamine effrontée, à la regarder ainsi, un vague sourire à peine esquissé aux lèvres ? C'eût été un jeune homme, voire un adolescent, que cela l'aurait amusée. Le jeu de la séduction, pas toujours innocent, n'était pas pour lui déplaire. Consciente des atouts dont elle disposait, elle aurait peut-être poussé la plaisanterie jusqu'à jouer les provocatrices, par exemple en croisant haut les jambes, puis de se raviser en exposant au regard allumé de sa victime un entrejambe plein de promesses et pourtant inaccessible. Mais cette fille là, en face...

Abandonnant l'idée, elle se remit à penser à Jean-Lou. Où trouver l'objet rare, inédit, qui éveillerait son intérêt et la ferait passer, elle, à ses yeux, non seulement pour une maîtresse enviable mais aussi pour une égérie pleine d'esprit ?

C'était fou, l'effet qu'il lui faisait ! Rien que d'y penser, tiens, en ce moment même, elle sentait le désir monter dans son bas-ventre. C'était comme si quelque chose de fort et de doux à la fois s'insinuait dans son intimité et la pénétrait jusqu'au plus profond d'elle même...

Complètement perdue, elle serra les genoux et ferma les yeux tandis que son souffle devenait court et précipité. Non, non ! Il ne fallait pas ! Penser à autre chose... c'est ça, penser à autre chose ! Pas à Jean-Lou... surtout pas à Jean-Lou... Jean-Lou... Et puis, aussi soudain que violent, le plaisir la submergea, lui arrachant un hoquet tandis que l'air longtemps emprisonné dans ses poumons s'échappait brusquement.

Le hurlement des essieux épousant une courbe serrée la tira de sa transe. Effarée, elle ouvrit les yeux, rencontrant le regard moqueur de la jeune fille, en face d'elle.

L'esprit en déroute, Caroline se leva d'un bond et courut à la portière. Sans souci de la station à laquelle on s'arrêtait, elle sauta sur le quai, faillit tomber, emportée par son élan, se rattrapa de

justesse et resta là, les bras ballants, sa jupe de cuir à demi retroussée, tentant désespérément de retrouver son calme au milieu de la foule indifférente.

Tandis que la rame s'ébranlait, elle put encore apercevoir la jeune fille aux grands yeux sombres, pouffant de rire, qui la suivait du regard.

- 3 -

ZEPHYRINE

Le métro se traînait dans les tunnels noirâtres, soulignant de hurlements lugubres les courbes de la voie. Regardant sans les voir les autres voyageurs qui oscillaient sur place à la recherche d'un précaire équilibre, Zéphyrine, la tête appuyée contre la vitre, laissait son esprit vagabonder.

Ces gens du... comment déjà?... du Laboratoire d'Etudes Para... psychologiques où elle se rendait présentement, l'intriguaient en raison du sérieux avec lequel ils semblaient s'intéresser à son cas.

A quatorze ans, elle avait plutôt tendance à rire des mini-catastrophes qu'elle provoquait, parfois exprès mais, le plus souvent, sans le vouloir. Evidemment, l'expression interloquée des témoins et la mine furibarde de ses victimes l'amusaient au plus haut point. D'ailleurs, depuis quatre ans que des phénomènes étranges se manifestaient en sa présence, personne ne semblait avoir pris cela très au sérieux. Un cendrier qui se déplace sur la table, des casseroles qui sonnent matines... à cinq heures du matin,

la pipe de Grand Père qu'on cherche partout et qu'on finit par retrouver tout en haut, sur la pendule... qui s'en soucie ? Jusqu'au jour où un professeur – excusez du peu – avait pris contact avec sa famille et s'était mis en tête de lui faire subir des tests pour le plus grand bien de la science en général et de la parapsychologie en particulier.

Réaumur – Sébastopol. Zéphyrine, l'œil mi-clos, regarda la horde prendre d'assaut la voiture. Des touristes pour la plupart. Italiens. Ah, tiens ! Deux citadins, un homme et une femme dont la mise détonnait dans cet environnement. L'homme, qui portait une serviette de cuir, était assez vieux : trente ans au moins. La jeune femme, elle, âgée d'une vingtaine d'années, arborait un chic très rive droite. Jolie et bien maquillée jugea Zéphyrine. Dommage qu'elle ne soit pas souriante ! Une pensée fugace lui traversa l'esprit :

« Faudrait la chatouiller ! »

Et puis, tout de suite, l'idée diabolique : un joli corps qu'un homme – tiens, comme le bonhomme à la serviette – aimerait bien caresser... Par exemple, s'il lui passait les mains sur les fesses, comme pour en apprécier le galbe, doucement d'abord et puis un peu plus fort. Comment réagirait-elle, la fille ?

Eh bien justement, elle était en train de réagir ! Elle devenait toute rouge et ouvrait de grands yeux arrondis par la surprise. Inconscient du drame qui se nouait et du rôle qu'il y jouait, l'homme à la serviette semblait profondément absorbé.

Voyons, pensa Zéphyrine, poursuivant son petit jeu, s'il enfonce toute sa main sous les fesses de la fille, entre les cuisses, à travers la robe. Là, elle ne pourrait pas faire semblant de rien !

A peine l'idée l'eût-elle effleurée qu'elle vit la fille bondir littéralement sur place, se retourner vivement et asséner une claque retentissante sur la joue de son malheureux voisin. Celui-ci fit un saut en arrière et, sidéré, jeta des regards effarés autour de lui avant d'exiger des explications en bégayant. Interdite, la fille le regardait, la bouche grande ouverte.

Zéphyrine n'en pouvait plus. C'était trop « marrant » ! Elle se mordit les lèvres en vain et, en désespoir de cause, se tourna vers la portière, incapable de maîtriser le fou-rire qui la secouait. Décidément, la para... kelkechose avait des possibilités que les doctes savants qui l'attendaient ne soupçonnaient certainement pas.

La banquette s'étant libérée, Zéphyrine alla s'asseoir pour réfléchir tranquillement au tour qu'elle venait de jouer à ses deux victimes. Elle n'en ressentait pas de remord. Après tout, elle n'avait fait qu'imaginer ce qui se passerait si... Et cela s'était passé ! Ainsi, grâce à son imagination, ou à cause d'elle, elle pouvait agir sur les gens à distance... Hmm ! Cela lui ouvrait des horizons. Le côté ludique du pouvoir qu'elle venait de se découvrir lui apparaissait pleinement. En particulier, certains jeux... interdits qui, pour elle, ne le seraient pas puisque, matériellement, tout la mettrait hors de cause. Qui oserait l'accuser sans passer pour mythomane ? La nature était pleine d'imprévu...

La femme qui monta dans la voiture bondée attirait le regard. Son visage, sillonné de multiples ridules, affichait la cinquantaine bien carillonnée et sa bouche, au dessin amer, montrait sans équivoque le mépris de la femme d'élite pour la valetaille dont elle se voyait contrainte de partager le véhicule. Le reste de sa personne formait un contraste étonnant. Le tee-shirt savamment négligé et la jupe courte en cuir étroitement plaquée sur les cuisses proclamaient au monde : je suis une femme libérée et fière de l'être.

Elle s'assit sur la banquette, en face de Zéphyrine. Dans le mouvement, sa jupe remonta encore au point que seul, l'arrondi des cuisses serrées empêchait de connaître la couleur de son slip. Son œil gris et froid scruta sans indulgence la gamine. Imperceptiblement, elle accentua la moue de sa bouche colorée de mauve.

Zéphyrine lui rendit son regard. Un éclair malicieux traversa ses grands yeux : celle-là allait avoir droit à un traitement spécial. On

n'affiche pas impunément son dédain pour une jeune personne qui a un rendez-vous avec un professeur de para-machin et qui possède un « pouvoir » - Zéphyrine savourait le mot comme une friandise – hors du commun. Elle ne fit pas un mouvement, se contentant de regarder la femme en face d'elle. Mais déjà, son expérience précédente lui avait fourni des indications sur la façon dont elle pouvait mener le jeu. Surtout, rien de direct ! Vouloir quelque chose ne menait à rien. Il fallait seulement « imaginer » l'action en train de se produire.

Très vite, avec l'instinct d'une virtuose en herbe, elle avait su diriger son imagination vers les buts qu'elle s'était fixés sans pour autant sembler s'intéresser à eux. Son regard absent ou dirigé vers un tout autre point que sa victime, suffisait à la disculper, surtout si d'autres coupables potentiels se trouvaient sur les lieux.

Ainsi, la femme en face d'elle. Ses cuisses généreusement découvertes dénotaient une tendance exhibitionniste. Le sexe est toujours un point sensible mais là, c'était trop tentant.

« Celle-là mérite d'être violée, décida Zéphyrine. » et elle entreprit d'imaginer la scène. L'ennui, c'est qu'elle n'était pas très sûre de ce qu'était un viol. Elle savait ce qu'était un sexe masculin pour avoir contemplé et manipulé, des années plus tôt, le « zizi » de gamins de son âge en « jouant au docteur ». Aussi, l'outil, tel qu'elle le percevait, ne lui semblait guère redoutable et, à dire vrai, l'abomination du viol restait pour elle une énigme.

Elle imagina donc un pénis, conforme à ses souvenirs mais, pour corser le jeu, multiplia ses dimensions par trois. Ce qu'elle visualisait avait donc acquis une taille respectable mais, privé d'un propriétaire défini, avait l'aspect dans son imagerie mentale, d'un godemiché réaliste en plastique.

Ensuite, il lui fallait imaginer le sexe de sa victime. C'était plus facile. D'abord, il devait ressembler au sien – en moins mignon, décida-t-elle – et surtout, la posture provocante de la femme lui était un puissant stimulant de ses facultés créatrices.

Les accessoires étant en place, elle imagina la verge se glissant entre les jambes de la femme au niveau des genoux et se frayant un passage entre les cuisses serrées.

Zéphyrine, l'œil mi-clos, la regardait, un vague sourire aux lèvres. La femme sursauta et jeta un regard affolé autour d'elle. Elle se raidit soudain et serra vivement les genoux. Bien entendu, cela n'entrava en rien la progression du pénis imaginaire qui atteignit rapidement l'entrejambes, passa outre le slip – Zéphyrine avait choisi d'ignorer l'obstacle – et vint percuter à petits coups rapides le point le plus sensible. Un instant, Zéphyrine regretta le plaisir qu'elle devait donner à la femme. Elle avait voulu la violer pour la punir de son arrogance, pas pour lui donner du plaisir. Toutefois, la subite rougeur de la « bénéficiaire » et son visible affolement l'encouragèrent à continuer. Le psycho-pénis poursuivit donc son œuvre.

Limitée à son propre vécu, Zéphyrine n'avait qu'une connaissance très imparfaite du coït proprement dit. Le simple bon sens lui avait indiqué que la verge du garçon devait s'enfoncer dans le sexe de la fille... mais, après ? A cet instant, l'expérience lui faisait défaut pour mener à son terme sa coupable entreprise.

L'expérience et le vécu de la femme devaient être plus que suffisants pour y remédier. Avec un plaisir quelque peu sadique, Zéphyrine la vit arrondir la bouche, réprimer un gémissement étranglé, haleter deux ou trois fois puis, complètement affolée, se lever en tornade et se précipiter vers la portière, bousculant au passage des voyageurs trop surpris pour protester.

Sur le quai, et tandis que la rame repartait, Zéphyrine, secouée par un fou - rire incoercible, l'aperçut, plantée là, les bras ballants, la jupe encore retroussée, immobile au milieu de la foule indifférente.

VENGEANCE

Derrière une glace épaisse qui les séparait du reste de la pièce, deux hommes regardaient la jeune fille aux grands yeux sombres qui leur faisait face, assise derrière une vaste table de bois.

L'un des hommes, le Professeur Moritz, du Laboratoire d'Etudes Parapsychologiques, la contemplait avec un intérêt qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

L'autre, le Professeur Parangon, appartenait à l'Union Rationaliste, un groupe d'intellectuels qui se réclamait d'un cartésianisme pur et dur et écrasait d'une ironie hautaine les scientifiques dont les travaux s'éloignaient tant soit peu des sentiers battus. Les lèvres réduites à une mince ligne sombre, il affichait ostensiblement son mépris pour ce qu'il qualifiait de tours de passe-passe et de mômeries. Il était venu là comme témoin et, nom d'un chien, il témoignerait ... pour mieux dénoncer !

De l'autre côté de la glace, la jeune fille les contemplait sans mot dire. La fatigue commençait à l'envahir. Depuis plus d'une heure, les expériences s'étaient succédées avec des réussites variables. Elle-même ne pouvait dire comment cela fonctionnait. Simplement, certains objets qu'un assistant en blouse blanche lui présentait, semblaient, en sa présence, s'animer de forces étranges, défiant les lois habituelles de l'inertie et de la pesanteur. Tour à tour, les oscillations d'un pendule s'étaient arrêtées net, sans cause apparente. Des crayons s'étaient mis à rouler sur la table. Des dés à jouer s'étaient obstinés à présenter l'as sur le dessus quelle que soit la personne qui les lançait et des billes avaient adopté un comportement pour le moins bizarre en se précipitant comme une volée de chevrotines sur une étagère dont elles avaient fracassé les instruments délicats qu'elle supportait.

A l'instant, l'assistant venait de disposer, au centre de la table, une sorte de plateau muni d'une saignée au centre. En même temps, il commentait :

« Cette expérience est la dernière de celles que vous avez retenues d'un commun accord. Elle consiste, pour le sujet, à vaincre l'inertie d'un cylindre d'une masse de huit cents grammes que nous plaçons maintenant au centre du plateau. Ce cylindre a été réalisé en laiton afin d'exclure une éventuelle influence électromagnétique. Par ailleurs, pour exclure tout effet gravitationnel volontaire, le centre du plateau est formé d'un dièdre ouvert à cent soixante quinze degrés. Pour déplacer le cylindre, le sujet devra donc vaincre à la fois l'inertie du cylindre et une fraction de la pesanteur. »

Le Professeur Parangon émit un ricanement sceptique :

« Un beau jargon pseudo - scientifique pour un... un phénomène de foire, marmonna-t-il entre ses dents ! Des clowneries, oui ! »

Sans relever ce que la remarque avait d'insultant, l'assistant se tourna vers la jeune fille. D'un signe de tête, elle lui fit signe qu'elle était prête. Le jeune homme s'écarta et alla se poster près des deux autres, derrière la glace.

De ses grands yeux sombres, Zéphyrine examina le cylindre qui luisait faiblement, comme si elle en évaluait la masse. Elle leva le regard sur les trois hommes. Le Professeur Parangon dardait un regard intense sur le cylindre comme si, au mépris de ses propres convictions, il avait tenté de s'opposer aux efforts de la jeune fille. Cette dernière, au contraire, promenait son regard sur ce qui l'entourait, sans paraître se soucier autrement de l'objet.

Le cylindre se mit alors à osciller, doucement d'abord, puis de plus en plus fort, comme s'il prenait son élan et enfin, lentement, centimètre par centimètre, il se mit à rouler. Soudain, il s'arrêta, sembla hésiter un instant puis revint à son point de départ...

Zéphyrine fit un geste d'incompréhension puis héla l'assistant :

« S'il vous plaît, Monsieur... »

Le jeune homme fit le tour de la glace et s'approcha d'elle. Se haussant légèrement, elle lui souffla à l'oreille :

« Lui, là-bas ! Le grand maigre – elle désignait le Professeur Parangon – il pousse dans l'autre sens ! Je le sens bien ! Dès que ça

avance, lui, il pousse à l'envers et ça s'arrête ! Il pousse fort, je ne pourrai pas aller plus loin ! »

« Attends, fit-il à voix basse ! Tu vas recommencer comme s'il n'existait pas. Ne te soucie pas de lui. Tu vas voir, ça va marcher ! »

Puis, se redressant, il s'adressa à l'homme de l'union rationaliste :

« Monsieur le Professeur, dit-il courtoisement, le sujet pense que vous exercez une action de poussée semblable à la sienne et que, de ce fait, vous empêchez la progression du cylindre... »

Ainsi mis en cause, le professeur réagit violemment.

« Qu'est-ce que vous racontez ? N'essayez pas de m'influencer ! Votre cylindre n'a pas bougé, un point c'est tout ! »

« Permettez, tenta d'intervenir le Professeur Moritz, nous avons tous vu... »

« Rien du tout, l'interrompit son adversaire avec hargne ! Nous n'avons rien vu du tout ! Le cylindre est toujours à la même place, que je sache ! Et d'ailleurs... »

Tout entier à sa diatribe, le Professeur Parangon quitta du regard l'objet du litige pour foudroyer le Professeur Moritz comme s'il avait voulu l'anéantir sur place.

A ce moment précis, le rouleau de laiton s'envola brusquement de son support et vint frapper violemment la glace qui s'étoila pour le compte.

La jeune fille n'avait pas bougé et regardait la scène d'un œil froid. Mais, au léger tremblement de ses lèvres, on pouvait deviner la colère qui montait en elle.

L'homme de l'Union Rationaliste se retourna brusquement, fixa un instant l'impact sur la glace, puis le cylindre qui maintenant roulait sur le sol. Serrant les mâchoires, il siffla :

« Elle l'a lancé avec la main ! Je l'ai vue ! »

Le Professeur Moritz secoua la tête.

« Impossible ! Je ne l'ai pas quittée des yeux ! »

« Non, non, cria en même temps l'assistant ! Elle n'a pas bougé. Et d'ailleurs, le cylindre était à plus d'un mètre d'elle, hors de sa portée. »

« Et moi, je vous dis qu'elle l'a lancé à la main ! Je l'ai vue ! Je l'ai vue ! Elle voulait me tuer, c'est sûr , pour ne pas que je révèle ses tricheries ! Vous êtes tous des fous dangereux ! Je vais... »

Zéphyrine était maintenant debout, les mains crispées sur le rebord de la table au point que ses articulations blanchissaient. Sa bouche s'entrouvrit alors en un sourire inquiétant.

De l'autre côté de la glace, le Professeur Parangon poussa soudain un hurlement de douleur. Plié en deux, les deux mains serrées sur son entrejambe, il trépinait, sautant d'un pied sur l'autre, le masque tordu par la souffrance.

Entre deux gémissements, il parvint à grincer :

« La garce ! Elle m'a mordu les couilles ! »